

l'ouest, au Maroc, ils me répondent invariablement que saint Nicolas n'a jamais parcouru l'Atlantique, et qu'il n'y a que les Grecs téméraires qui franchissent le goulet de Gibraltar. Quant à Abraham, les Grecs le placent dans la lune et affirment d'un grand sérieux qu'il est occupé à retirer des broussailles le remplaçant qu'Isaac dut voir arriver avec plaisir. Que ces croyances soient fondées ou non, l'équipage de l'*Agios Giorgios* faisait journellement beaucoup de frais pour honorer ces saints personnages.

Notre mousse, selon l'usage suivi matin et soir, depuis vingt-cinq jours que nous tenons la mer, remplit une petite cassolette de tisons sur lesquels il déposa plusieurs grains d'encens. Il alla d'abord offrir les prémices de ce sacrifice à l'image de saint Georges, devant laquelle brûlait continuellement deux lampes de cuivre, puis le mousse remonta sur le pont du *bric*, tête nue, portant solennellement son encensoir. Il fit monter des nuages d'encens au pied du grand mât et du mât de misaine, parfuma les voiles du beaupré et les haubans, et revint en encensant les sabords du navire, à la poupe, où il fit la même cérémonie à la barre du gouvernail et dans les cabines.

En ma qualité d'étranger, j'eus ensuite l'honneur de recevoir le mousse porteur de la cassolette, d'où montaient en spirales vers le ciel des flocons blancs et diaphanes que mon regard ne pouvait suivre plus haut que la grande voile, avec laquelle ils mariaient si intimement, qu'ils y disparaissaient.

En bon Grec, je reçus le thuriféraire la tête découverte et, plaçant mon nez au-dessus de l'encens, je chassai la fumée de ma main droite sur ma poitrine et sur ma figure, puis, simulant l'action d'en prendre avec la main, je me signai une dizaine de fois de droite à gauche, en inclinant à chaque fois profondément la tête.

Le mousse présenta ensuite l'encensoir au *Capitan* qui, étant plus fervent schismatique que moi, s'enfuma et se signa pendant plus de cinq minutes. Il paraissait si transporté dans sa piété et si avide de purification, qu'il aurait mangé de l'encens s'il avait pu. Le mousse honora ensuite le contre-maitre, et graduellement tout l'équipage, jusqu'au cook que j'ai toujours soupçonné de préférer la fumée de l'encens de La Mecque au fumet de sa cuisine.

Saint Nicolas aidant, l'*Agios Giorgios* entra à toutes voiles dans le goulet du Golfe et, poussant droit devant lui, filait ses dix noeuds comme un fin marcheur qu'il était. Notre petit bateau, construit dans les chantiers de Syra, était tout couvert de toile pour profiter de ce bon vent. Je comptai du grand foc à la *brigantine* vingt-et-une voiles, qu'un vent de poupe gonflait comme des outres.

Sur les trois heures de l'après-midi, le temps changea ; la brise favorable dont nous jouissions depuis le matin se changea en vent debout, et finalement une vraie bourrasque mit en danger nos espérances de parvenir à Smyrne avant sept heures.

Dans ces occasions, il ne faut pas languir, et le capitaine Paboutzios, saisissant lui-même la barre du gouvernail, commanda de serrer les voiles. De suite, babordais et tribordais grimperont partie dans les haubans, partie sur les vergues et partie fut à la manœuvre sur le pont. En un clin d'œil, grande voile, perroquet, misaine, beaupré, bonnettes, etc., tout fut cargué et serré. Nous ne gardâmes que deux huniers. Cependant, le vent étant encore trop fort pour ce peu de toile, et le capitaine donna l'ordre de prendre un ris dans la grande voile. Six matelots grimperont sur les vergues et commencèrent de suite leur travail.

Prendre un ris, dans une bourrasque, est la partie la plus pénible et parfois la plus dangereuse de la manœuvre. Il faut laisser déferler toute la voile et la raccourcir dans le sens de sa hauteur au moyen de cordons que les marins appellent *garcettes*. Les gabiers, assis sur les chaînes ou les cordages, saisissent ces garcettes avec une main, et, ramassant la voile avec l'autre, l'attachent à la vergue en s'aidant

des jambes et de leur corps ; mais le vent qui engouffre dans cette toile et la secoue en tout sens, leur fait souvent lâcher prise. Ce jour-là, un Crétois du nom d'Alexandros, le gabier du grand mât, hardi marin s'il en fut, devint la victime de son zèle. Il travaillait avec ses camarades à prendre ce ris depuis quelque temps, quand la pluie commença et rendit la manœuvre très pénible. La toile, raidie par la pluie, leur donnait beaucoup de mal à la retenir, quand Alexandros, passant la jambe pardessus la vergue, parvint à l'arrêter ainsi que l'une des garcettes. Pour se donner plus de facilité à joindre les bandes de ris, il saisit la voile avec ses dents et continua à attacher ; mais un coup de vent violent engouffrant dans la voile, la fit claquer dans le vide comme un mouchoir, et ce pauvre Alexandros qui la tenait ferme avec ses dents, se la vit enlever si brusquement, qu'il se fit arracher trois incisives qu'il cracha sur le pont, et avec lesquelles peu s'en fallut qu'il ne tombât.

La manœuvre se fit enfin. Nous lutâmes jusqu'à sept heures contre les éléments, craignant beaucoup d'être jetés à la côte ou d'être obligés de regagner la haute mer, lorsque le vent cessa un peu et la pluie tout à fait. Il faut nous résigner à ne plus espérer entrer dans le port de Smyrne ce jour-là, et à jeter l'ancre près d'un banc de sable, célèbre par les mines de sel Gemme qu'il contient. La navigation n'est pas sûre dans le golfe la nuit, parce que les phares n'y sont pas assez nombreux, et que les myriades de cabottiers Turcs ou Grecs qui y sont ancrés, négligent souvent d'allumer les feux d'ordonnance.

Je suis donc contraint, pour la vingt-cinquième fois, de retourner dans mon *armoire*. Le capitaine, lors de mon embarquement à Marseille, m'a généreusement abandonné son lit. Le fait est qu'il n'y a pas de quoi se vanter bien fort de cet acte de courtoisie. Ces Grecs sont les gens les plus sobres et les plus superstitieux du monde à leur bord. Ils feignent de fuir le confort, les amusements, le vin ; ils évitent de parler en mangeant, se signent souvent, font brûler de l'encens par *kilo*, tout cela pour s'attirer des vents favorables. Le patron de l'*Agios Giorgios*, Kyrie Vazilios Paboutzios, natif de l'île d'Andros, qui vit sobrement, couche debout, parle peu, grogne souvent son équipage, ne boit pas de vin (à bord seulement), le capitaine, dis-je, m'avait donc cédé sa chambre. Mes premiers jours d'occupation, je déplorai amèrement la piété de mon schismatique.

La cabine de ce vieux loup de mer était naturellement à la poupe du navire, et occupait l'extrémité de la cale. Dans les cloisons, de chaque côté de cette pièce, s'ouvraient deux espèces de guichets, à babord et à tribord. Là, entre la cloison et la coque du navire, étaient jetés trois ou quatre rouleaux de cable, sur lesquels étaient étendus les jeux de voiles de recharge. Cinq peaux de chèvre cousues ensemble couvraient cette moelleuse couche. Un sac de toile rempli d'étoupe à calfatier invitait le dormeur à y reposer la tête. Ce fut ce que le capitaine m'abandonna. J'habitais à tribord qui est le côté d'honneur des bâtiments. Ma plus grande crainte, ma première nuit d'occupation, fut de voir descendre une ou deux vagues dans "le réduit obscur de mon alcôve enfoncée." J'étais à dix pieds au-dessous du niveau de la mer et j'en étais séparé par une planche de mélèze de deux pouces d'épaisseur.

Quand je me mis au lit la première fois, un petit clapotement inoffensif caressait la coque du *St. George*, mais quelques instants après il me sembla que l'on tirait à boulet sur mon pauvre bateau. Ce n'était que des coups de mer qui frappaient le navire. Sur le tillac je n'aurais pas remarqué ces incidents, mais la tête sur un sac d'étoupe et l'oreille collée au flanc du navire, je les savourais à mon aise. Après m'être persuadé que, si une vague entraînait par l'écouille et descendait dans ma cabine, je pourrais bien en avoir plus que pour mon compte et en perdre le goût du

pain, je tirai le guichet et... je laissai voguer le brick.

Le premier février de l'an de grâce 1868, je me retirai donc dans mon alcôve *armoire* pour la nuit. Je fus réveillé le lendemain par le bruit du cabestan. J'ouvris le guichet, et en deux bonds je fus sur le gaillard d'avant. Nous étions en marche depuis quelque temps, et à trois lieues devant nous, Smyrne, la ville des parfums, Ismir l'infidèle, comme l'appellent les Turcs, s'étalait gracieusement sur le versant du mont Pagus.

Enfin, après vingt-cinq jours de mer depuis notre départ de Marseille, nous touchions au terme de notre voyage. Les teintes roses de l'aurore, répandaient une douce lumière sur le panorama qui se déroulait devant mes yeux. Au contraire des rochers dénudés de la Grèce et des îles des Cyclades que nous avions cotoyés, qui offraient à peine aujourd'hui de l'ombrage aux divinités qui y tenaient jadis leur cours de plaisirs, la vieille terre d'Asie se montrait à nous couverte d'une luxuriante végétation. Des bois de Mélèzes, d'oliviers et de cyprès, mariaient leur verdure aux fruits d'or des citronniers, des orangers et des grenadiers, qui tapissaient le fond sur lequel se dessinaient les murs badigeonnés des maisons de la ville, au milieu desquelles les minarets des mosquées se dressaient comme des mâts de navire. Les coupoles des églises latines et grecques semblaient abriter sous leurs contours rebondis, les différentes nationalités qui y cherchent un asile dans la paix de leurs sanctuaires. Beaucoup de navires se balançaient coquettement dans la rade, qui, fatiguée de la lutte de la veille, semblait sortir à regret du repos de la nuit en ridant à peine sa surface. De légers caïques montés par des Levantins matineux commençaient déjà à glisser sur les eaux colorées du golfe.

Le soleil, prêt à commencer son cours, annonçait majestueusement son lever par les traits de feu qu'il lance au devant de lui et qui faisaient étinceler comme un écrin, les flèches, les dômes et les minarets des églises et des mosquées qu'il dorait de ses rayons. Debout sur le gaillard d'avant, je contempiais ce magnifique spectacle : mon esprit pouvant à peine contenir les mille pensées qui se heurtaient dans mon cerveau.

J'étais donc, enfin, sur le point de fouler ce sol fertile en si grands souvenirs, cette terre sacrée de l'Asie mineure, berceau du christianisme, théâtre où se sont passés les grands événements qui devaient régénérer le monde. A ma droite s'étendaient les plaines et les vallons qui jadis retentissaient des accents inspirés des harpes de David et d'Isaïe ; à ma gauche je voyais des troupeaux qui devaient bondir également sur les lieux où la légende suppose les tombeaux d'Achille et d'Hector, dans les champs de la Troïade que chantèrent les deux plus grands poètes de l'antiquité. Devant moi, Smyrne, la ville des roses, bâtie en amphithéâtre comme Naples, s'élevait souriante et fraîche, encore humide des pleurs de la nuit ; Smyrne où naquit Homère, Smyrne où prêcha saint Paul.

GUSTAVE-A. DROLET.

On mande de Québec que M. le comte de Foucault n'est guère attaché à la presse que comme auteur. Il n'écrit que de temps en temps dans le *Monde* de Paris. C'est un homme du monde, et du plus grand monde. Porteur d'un des plus beaux noms de la noblesse de France, possesseur d'une grande fortune, il appartient au *Jockey-Club*, le cercle le plus aristocratique de Paris. Son grand père était ce comte de Foucault rendu célèbre par l'apostrophe de Victor Hugo, et qui, sous la restauration, en sa qualité de commandant des gardes du corps de Louis XVIII, vint enlever de son siège à la Chambre des députés le conventionnel Manuel, à qui l'on reprochait d'avoir voté pour la mort de Louis XVI.

Quelques détails intéressants sur les quatre personnages réputés les plus riches du monde :

En commençant par le moins favorisé, on cite le duc de Westminster dont le revenu est de 800,000 livres sterling (25,000,000 de francs par an). Le duc peut donc, sans attaquer le capital, dépenser 50,000 frs par jour, 2,250 frs par heure et 39 frs 50 par minute.

Après lui, en montant un degré de l'échelle, se présente le sénateur américain Jones, de Nevada. Celui-ci possède un revenu annuel estimé à 1,000,000 de livres sterling (20,000,000 de francs), ce qui lui permet de dépenser 50 frs par minute.

Le chef de la famille de Rotschild vient ensuite. Sa fortune est évaluée à 2,000,000 de livres sterling de rente, ce qui, par conséquent, lui fournit le moyen de dépenser le double de ce que peut dépenser le sénateur Jones.

Au sommet de l'échelle se place M. J.-W. Mackey, avec un revenu de 2,750,000 livres sterling (68,750,000 de francs), ce qui fait 175,000 francs à dépenser par jour, 7,500 francs par heure et 125 francs par minute.

VARIÉTÉS

Un accusé, fort mal défendu par son avocat, vient d'être condamné au maximum.

Le président.—Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

Le condamné.—Non, M. le président. Mais je demande des circonstances atténuantes.... pour mon avocat !

* *

M. B... à son domestique :
—Jean-Baptiste, je vais vous expliquer ce que je désire que vous fassiez, car madame n'a pas compris.

Jean-Baptiste avec une ironie contenue :
—Pas compris, madame ? on ne me fera jamais croire ça... Si c'était monsieur, je ne dis pas !

* *

Entre jeunes filles. On passe en revue les petites camarades :

—Jolie ! Angèle ? Elle a des dents fausses.

—Oui, mais si blanches, si petites, si bien rangées.... C'est à se faire arracher les vraies pour en avoir de pareilles !

* *

On demandait, l'autre jour, à un parvenu, pourquoi il gesticulait tant en parlant :

—Que voulez-vous, répondit-il, je me ratrape. Pendant vingt ans de ma vie, je ne faisais jamais de gestes, chez moi du moins... j'étais logé si petitement !

* *

Un avocat général venait d'achever son réquisitoire.

Le président demande à l'accusé s'il n'a aucune observation à présenter.

—Aucune, répond l'autre, si ce n'est qu'il faut bien des gens comme moi pour faire vivre des gens comme vous.

* *

Les envois au Salon.

Le peintre donne au commissionnaire son tableau à porter.

—Mais faites donc attention ! mon tableau est encore tout frais !

—Ah ! ça ne fait rien ! Ma veste est chale !

* *

C'était dans la buvette de M. Désourdi, rue Mignonne. Arrive un mendiant :

—La charité, s'il vous plaît, pour l'amour, etc.

M. Désourdi lui donna un centin.
—En voici quatre autres, dit le mendiant, donnez-moi un verre de whisky !

* *

Un bon bourgeois demandait à Vivier :

—Qu'est-ce que c'est donc que cette "dette flottante" dont j'entends si souvent parler ?

Vivier feignant le plus grand étonnement :
—Comment, vous ne le savez pas ? c'est pourtant bien facile à deviner : c'est le budget de la marine !

* *

L'autre jour, dit le *Charivari*, une mère se présente chez M. de Lesseps, de retour depuis peu de temps à Paris.

—Monsieur, dit-elle à l'éminent ingénieur, j'attendais avec impatience votre arrivée pour solliciter votre concours.

—Pourquoi, madame.
—Parce que j'ai mon petit dernier qui a des dents qui ne peuvent pas percer.